

6.5. La vie culturelle

Le XV^{ème} siècle est un siècle brillant par sa vie culturelle et artistique.

Il est marqué par la création d'une université. Pour former sur place les élites et les fonctionnaires qu'exigeait l'administration bourguignonne, le duc de Brabant *Jean IV* obtient du pape *Martin V* l'autorisation de fonder l'*université de Louvain* (1425). Dirigée par le *recteur magnifique* qui a tous les pouvoirs administratifs et judiciaires, elle constitue une république dans la ville : elle jouit en effet de nombreux privilèges lui permettant de s'administrer elle-même. De nombreux étudiants vont suivre les cours en latin dispensés dans les facultés de Droit, de Médecine, de Philosophie auxquelles s'ajoutent en 1432 celle de Théologie.

Les ducs de Bourgogne parlent le français et le flamand et exigent de leurs fonctionnaires la connaissance des deux langues. En justice, l'accusé peut se défendre dans sa langue maternelle. Cependant, le français (désigné depuis l'époque bourguignonne par le mot *wallon*) prévaut.

En littérature, c'est en français que sont produites des œuvres historiques comme la *Chronique* de Georges Chastellain, qui a étudié à Louvain, ou les *Mémoires* de Philippe de Comynnes. La culture populaire s'épanouit quant à elle grâce aux *Chambres de rhétorique* créées dans les villes et même dans les villages. On y organise des représentations théâtrales et des concours littéraires. Les arts vont être encouragés par les ducs de Bourgogne qui s'entourent d'artistes et par les grandes villes qui pratiquent le mécénat.

Si, à cette époque, s'affirment avant tout dans nos régions les œuvres des Primitifs flamands, l'enluminure (c'est-à-dire la peinture des livres) n'en connaît pas moins une période florissante.

Au cours de la deuxième moitié du XIV^{ème} siècle, se développe un style de cour, appelé également "style gothique international" inspiré de l'esprit courtois. (cfr les frères de Limbourg qui travaillent pour le duc de Berry).

Si la France incarne jusqu'à l'aube du XV^{ème} siècle un foyer de création artistique, dès les années 1420-1425, l'essentiel de la création est assuré par les Pays-Bas méridionaux où s'impose un style d'enluminure tourné vers une recherche de réalisme, voire de naturalisme (courant nommé "pré-eyckien"). Il se définit par :

- une recherche de vérité dans le rendu des personnages et des scènes illustrées
- une transformation de la représentation humaine :
 - silhouettes élancées qui deviennent trapues
 - moins de raffinement
 - plus d'authenticité

Le réel essor de l'enluminure dans les Pays-Bas méridionaux se fera surtout dans la deuxième partie du règne de Philippe le Bon (dès 1445). Les ateliers d'Audenarde, de Mons, de Valenciennes, de Bruges, de Gand connaissent un

développement sans précédent. Ils deviennent des centres actifs dans la production mais également dans la vente des manuscrits et des miniatures. De nombreux artistes étrangers s'installent alors dans les villes flamandes pour profiter d'un mécénat prospère intéressé par les commandes de luxe (cfr enluminures des *Chroniques de Hainaut* : travail peu novateur mais révélateur de la production de l'époque).

La miniature frontispice¹ du premier volume des *Chroniques de Hainaut*, longtemps attribuée à Rogier Van der Weyden, illustre l'attention que le duc accordait aux livres illuminés. En 1467, il lègue à son fils Charles le Téméraire 900 livres à son fils...

La peinture sur chevalet se substitue ensuite peu à peu à la miniature. Elle est illustrée par les écoles de *Primitifs flamands*, appellation étrange, car leur art, loin d'être « primitif », est l'aboutissement de l'évolution esthétique du Moyen Âge.

Par ailleurs, très peu d'entre eux sont véritablement flamands :

- Jan Van Eyck est originaire de la principauté de Liège, où il a travaillé longtemps avant d'aller s'installer à Bruges,
- Rogier de la Pasture est Tournaisien, et ce n'est que lorsqu'il s'installe à Bruxelles qu'il flamandise son nom, pour en faire « Van der Weyden ».
- quant à Hans Memling, il est allemand et œuvre longtemps à Cologne avant de se fixer à Bruges
- seul Hugo Van der Goes est Gantois.

Les critiques d'art distinguent des nuances « fluviales » entre ces grands maîtres : les Mosans (< Meuse) Van Eyck aiment la vie, la nature, les joies simples, tandis que les Scaldiens (< Escaut) de la Pasture et Van der Goes sont tous les deux sensibles au tragique de l'existence humaine. Le Gantois introduit notamment la misère rurale de son temps dans ses toiles.

La peinture des Pays-Bas méridionaux va connaître au XV^{ème} siècle un moment d'équilibre entre la conception de l'art du Moyen Âge et celle de la Renaissance.

En Italie, dès le début du XV^{ème} siècle, les dernières traces du gothique s'estompaient. Les artistes réalisent alors un nouvel idéal artistique : celui de la Renaissance. Un style nouveau naît de :

- l'optimisme humaniste
- la confiance dans les méthodes de la raison
- l'artiste renaissant devait avant tout représenter le monde extérieur et donner la primauté à l'homme, d'où :
 - approfondissement de l'étude de l'anatomie
 - approfondissement de la connaissance de la perspective à point central (la plus proche de la vision de l'œil humain)
 - épanouissement d'un certain naturalisme (en peinture comme en sculpture)

¹ Illustration placée en regard de la page titre d'un livre, gravure placée face au titre

Dans les Pays-Bas méridionaux, si la production est encore largement soutenue par les milieux de Cour et l'Église, les Villes et la bourgeoisie commencent elles aussi passer commande. Sous l'influence de cette nouvelle clientèle, se confirme la tendance à privilégier l'homme et la représentation du monde naturel.

Les vastes programmes iconographiques sculptés dans la pierre des cathédrales du Moyen Âge disparaissent. Dès la fin du XV^{ème} siècle, des retables succèdent aux tympanes et aux chapiteaux pour exposer aux fidèles les Écritures. De proportions imposantes, le retable se présente soit sous forme d'un panneau simple soit sous forme d'un triptyque ou d'un polyptyque comme le polyptyque de *L'Agneau mystique* (1432) peint par les frères Van Eyck.

Pour leurs tableaux à sujet religieux, les Primitifs flamands s'appuyaient notamment sur l'Ancien et le Nouveau Testament mais également sur les Évangiles apocryphes, c'est-à-dire non reconnus aujourd'hui comme ayant écrit sous l'inspiration de Dieu, ainsi que des légendes que l'Église avait alors tolérées sans vraiment les reconnaître, comme par exemple *La Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIII^{ème} s.).

Mais les Primitifs flamands ne se limitèrent pas aux sujets religieux :

- sujets profanes : il nous en reste peu en dehors de ceux de Jérôme Bosch (les textes nous renseignent à ce sujet)
- les tableaux de justice : but moralisateur car, placé dans les tribunaux, ils étaient là pour rappeler aux juges leur devoir.
- le portrait : "la plus étonnante conquête des Primitifs flamands". La volonté de rendre un visage en s'attachant aux traits vus de profil apparaît au siècle précédent mais Van Eyck va lui donner ses lettres de noblesse en présentant le modèle DE TROIS-QUARTS (avec effets d'ombre et de lumière)
- l'étude psychologique des portraits sera approfondie par Van der Weyden, Hans Memling

Pour rendre de façon la plus réaliste les effets de la lumière, les Primitifs flamands vont devoir mettre au point de nouvelles techniques.

L'utilisation de l'huile dans la tradition picturale remonte loin dans l'histoire de la peinture médiévale. Dans les années 1420, Jan Van Eyck va mener cette technique à sa perfection grâce à l'utilisation des GLACIS : grâce à cette innovation, ils obtiendront des résultats spectaculaires dans le rendu des couleurs et des textures (éclat et brillance).

L'architecture, elle, adopte le style du *gothique flamboyant* pour la construction d'églises (la collégiale Sainte-Waudru à Mons, la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles), d'hôtels de ville (Louvain, Bruxelles). Ce style se caractérise par un jeu complexe de lignes courbes et de clochetons ajourés.

En musique, les grands compositeurs bourguignons de l'époque sont qualifiés de « franco-flamands » ; en fait la plupart d'entre eux sont du Hainaut. Jean Tinctoris, Obrecht, Josquin des Prés entre autres ont poussé au sommet de ses possibilités la musique polyphonique dans le pathétique des compositions religieuses.

6.6. Le virage bourguignon pour le Luxembourg

L'accession au trône impérial d'Henri VII en 1308 fait entrer le Luxembourg dans la cour des grands. En effet l'acquisition du royaume de Bohême (1310) pour le compte de son fils Jean ouvre, pour le Luxembourg, des perspectives nouvelles à l'est, dans les confins orientaux de l'Empire... Conséquence fatale, les souverains se détournent de leur pays natal qui fait pâle figure à côté de la Bohême et sa métropole, Prague...

La grande politique coûte cependant très cher : la maison du Luxembourg en vient à céder son duché à ses créanciers, en se réservant toutefois le droit de le racheter (ce qu'ils ne feront jamais, faute de moyen). La créance passe de main en main et, finalement, Philippe le Bon achète les droits sur le Luxembourg. Philippe se fait nommer gouverneur du Luxembourg. En 1443, il affirme sa domination en conquérant la principale cité dans une opération nocturne de commando durant laquelle les Bourguignons escaladent les murailles de la ville.

C'est la logique territoriale qui a dicté à Philippe l'acquisition du Luxembourg, maillon indispensable entre les possessions héréditaires du Sud (Bourgogne, Franche-Comté) et les principautés du Nord, patiemment acquises depuis 1384 par les ducs de Bourgogne. À l'époque, le Luxembourg, pays rural et sous-développé, sans ville réelle en dehors de la capitale, fait pauvre figure à côté des riches villes du Nord. Mais son intérêt stratégique est énorme et il le conservera jusqu'au XIX^{ème} s., quand le traité de Londres (1867) décrètera le démantèlement des fortifications de la capitale.

L'acquisition du Luxembourg constitue une étape importante dans la consolidation de l'Etat bourguignon, état d'entre-deux, à cheval sur le royaume de France et le Saint-Empire.

Pour le Luxembourg, le destin prend une autre direction puisque désormais intégré à l'Etat bourguignon, il va suivre le sort des Pays-Bas méridionaux.

L'impact politico-culturel sera également très important. Ainsi, si au niveau politique, les ducs de Bourgogne ont bloqué les ambitions des Français, ils ouvrent la porte à son influence culturelle. Ils introduisent le français dans l'administration ou en fortifient l'usage là où il était déjà d'usage. Notons qu'à l'époque, les questions linguistiques ne sont pas perçues comme des questions politiques.

Au cours des siècles suivants, le Luxembourg, traditionnellement tourné vers Trèves et Metz, s'oriente de plus en plus vers les Pays-bas. En d'autres termes, il

s'éloigne de plus en plus de l'Allemagne, au niveau culturel et politique, alors que juridiquement il est une partie du Saint-Empire jusqu'à la conquête par les troupes de la France républicaine (1795) et qu'au niveau linguistique la moitié de la population est germanophone. Au fil des siècles, le sentiment d'appartenance à l'Empire s'estompe.

Avec la culture française, les ducs amènent l'absolutisme à la française, avec une forte centralisation. Les Luxembourgeois manifesteront une certaine résistance face à ces principes. Mais Philippe le Bon châtiéra sévèrement la capitale qui a osé lui tenir tête : les autorités municipales sont destituées, les libertés suspendues. En habile diplomate, il accorde les premières concessions 6 semaines plus tard et les dernières 18 ans plus tard.

Philippe réorganise l'administration du duché en y introduisant les principes de comptabilité bourguignonne.

VII. Les Pays-Bas sous les Habsbourg d'Espagne (1506-1715)

Lorsque Marie de Bourgogne meurt, on l'a vu, les terres passent à la maison des Habsbourg : son mari est choisi comme régent au nom de son fils Philippe qui n'a que quatre ans. D'abord bien accueilli en 1477 lors de la guerre avec la France, il va très vite se trouver en conflit avec les villes flamandes qu'il va finir par mater.

En 1494, il remet le pouvoir à son fils naturel, Philippe le Beau, que les gens de nos régions considéraient comme « prince naturel » car il est né à Bruges et a été élevé aux Pays-Bas. Philippe, surnommé le Beau, va épouser deux ans plus tard Jeanne de Castille, qui ne vient qu'en quatrième ligne dans la succession d'Espagne. Mais les trois autres héritiers meurent et Philippe, souverain des Pays-Bas, devient donc aussi roi d'Espagne. Ainsi les provinces belges tombent dans l'orbite espagnole et ce, pour deux siècles.

7.1. Charles Quint (1506-1555)

Né à Gand en 1500, éduqué à Malines, parlant le flamand et le français, Charles (le futur Charles Quint) est considéré comme un prince naturel par les habitants de nos régions, ainsi que l'avait été son père.

En 1506, lorsque son père décède, il est âgé de six ans. Mais en 1515, il est déclaré majeur par les États généraux des Pays d'en-bas réunis à Bruxelles. En 1516, il devient roi d'Espagne, des Deux-Siciles et souverain des colonies d'Amérique. En 1519, à la mort de son grand-père Maximilien, il reçoit l'Autriche. La même année, il se fait élire empereur au grand dam² du roi de France, François Ier, qui convoitait également le titre. Dès lors, ses intérêts essentiels ne se situent plus aux Pays-Bas où il ne réside plus guère et où il se fait représenter par une gouvernante : sa tante d'abord, *Marguerite d'Autriche* (qui avait déjà assumé la régence durant sa minorité), puis *Marie de Hongrie*, sa sœur. Quant à lui, il se lance dans une politique européenne et dynastique.

A. Les XVII provinces

Charles Quint poursuit la politique de regroupement et de centralisation qui avait été entamée lors de la période bourguignonne. François Ier, furieux de ne pas être empereur, va mener une guerre contre Charles V. Ce dernier va en profiter pour acquérir de nouveaux territoires au détriment du roi de France et de ses alliés. Ainsi entre 1521 et 1543, Charles va s'emparer de *Tournai*, de la *Frise*, des pays d'*Utrecht* et d'*Overijssel*, de *Groningue*, de la *Drenthe*, du duché de la *Gueldre* et du comté de *Zutphen*.

² Au grand dam de quelqu'un : au détriment de quelqu'un

Les Pays d'en-bas vont bientôt former un ensemble de *XVII provinces* appelées de plus en plus souvent Pays-Bas comprenant :

- 4 duchés : Brabant, Limbourg, Luxembourg, Gueldre ;
- 7 comtés : Flandre, Artois, Hainaut, Namur, Hollande, Zélande, Zutphen ;
- 6 seigneuries : Tournai, Malines, Utrecht, Overijssel, Frise, Groningue.

En 1518, Charles achète l'alliance des Liégeois. En échange d'argent, l'empereur obtient l'appui militaire du prince-évêque.

Non content d'agrandir ses Pays d'en-bas, il décide, en 1548, d'en faire un ensemble indépendant de l'Empire. La barrière qui, depuis 843 (traité de Verdun), séparait la Belgique actuelle en deux régions distinctes relevant l'une de la France, l'autre du Saint-Empire, tombe à ce moment. Désormais, le pays forme un seul État soumis à son prince naturel.

En 1549, il fait accepter par les états provinciaux la *pragmatique sanction* qui instaure des règles de succession identiques dans toutes les principautés.

B. L'empire de Charles Quint, un ensemble menacé

Sans conteste le souverain le plus puissant de la chrétienté, Charles Quint domine, au sommet de sa puissance, un ensemble de territoires comprenant les royaumes espagnols d'Aragon et de Castille, les États italiens de Naples, de Sicile et de Sardaigne, les Pays-Bas, l'Alsace, la Franche-Comté, ainsi que l'ensemble des possessions des Habsbourg en Europe centrale, et les territoires conquis en Amérique et en Afrique. Il hérite de la couronne d'Espagne peu de temps après 1492, année qui a vu la fin de la *reconquista* contre les Musulmans, la découverte de l'Amérique, et l'expulsion d'une bonne partie des juifs de la péninsule ibérique, dont beaucoup ont été contraints d'abandonner leurs richesses. On a dit de Charles Quint qu'il régnait sur un empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Le roi de France, François I^{er}, qui avait prétendu au titre impérial, se sent menacé par la puissance de son voisin, dont les possessions territoriales encerclent la France. De fait, de nombreuses guerres opposeront les deux souverains entre 1522 et 1556.

Mais lors de chacun des conflits contre la France, Charles Quint cherche à hâter la paix afin de se consacrer, en sus des guerres religieuses intestines, à la défense de l'Empire contre la menace ottomane. En effet, le sultan Soliman I^{er}, après avoir soumis la péninsule balkanique, déclare la guerre à la Hongrie en 1526 et remporte la même année la bataille de Mohács. Trois ans plus tard, les Turcs assiègent Vienne. En 1547, Ferdinand I^{er}, roi de Bohême et de Hongrie, frère de Charles Quint, doit signer un traité de paix avec les Turcs.

Incapable de maintenir la paix dans son empire, en particulier dans sa partie allemande, Charles échouera donc dans sa tentative de repousser les Turcs. Déjà, son accession au trône impérial coïncide avec la montée en puissance du luthéranisme, ce qui crée un antagonisme religieux entre les princes germaniques et l'empereur. En 1530, Charles réunit la *diète* (assemblée) d'Augsbourg pour tenter de régler le problème religieux, mais les princes protestants lui opposent le document

connu sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, dont la teneur, inacceptable aux yeux de l'empereur, précipite l'échec des négociations et détermine la formation par les princes de la *ligue de Schmalkalden* (1531). Les troubles agitant l'Empire et le conflit avec les Turcs contraignent l'Empereur à différer son projet de soumettre les protestants, auxquels il reconnaît certaines libertés.

Plus tard, Charles Quint reprend les hostilités contre la ligue de Schmalkalden, qui se transforme en guerre civile. Le 24 avril 1547, l'Empereur remporte à Mühlberg une victoire décisive sur les protestants. Cependant, en 1551, la prise de Magdeburg, fief du catholicisme, oblige Charles Quint à reculer devant les réformés. En 1552, il conclut, grâce à l'intervention de son frère Ferdinand I^{er}, le traité de Passau assurant la liberté religieuse aux États luthériens. En 1555, l'accord est confirmé par la paix d'Augsbourg.

C. La centralisation monarchique

La centralisation, reprise par Philippe le Beau, va encore être renforcée sous Charles Quint. En effet, quand, en 1531, Marguerite d'Autriche s'installe à Bruxelles (qui fait désormais figure de capitale), Charles place auprès d'elle 3 *conseils collatéraux* afin de l'aider à gouverner :

- le *Conseil d'État* est consulté sur les affaires politiques ;
- le *Conseil privé* s'occupe des questions judiciaires et législatives ;
- Le *Conseil des Finances* a en charge les questions financières (impôts, revenus du prince, monnaie).

Le *Grand Conseil*, cour de justice suprême, rétabli par Philippe le Beau à Malines, y est maintenu.

Au niveau provincial, Charles installe un *gouverneur* à la tête de chaque province. Celui-ci promulgue les ordres du pouvoir central, commande les forces armées, préside les *États provinciaux*. Ceux-ci veillent à la bonne administration de la principauté et votent les impôts. Ils discutent aussi des demandes de subsides introduites par l'empereur et envoient leurs délégués donner la réponse aux *États généraux* qui sont convoqués presque chaque année.

Au niveau local, l'administration locale comporte le *bailli* qui représente le souverain dans les tribunaux urbains et les *échevins* qui administrent les finances de la ville et qui sont juges de première instance. Charles Quint se réserve le droit de les nommer.

D. Lutte contre le protestantisme

Dès 1517-1518, les thèses de *Luther* se répandent à Anvers et, de là, à l'ensemble des Pays-Bas. À partir de 1529, les *anabaptistes* arrivent dans les provinces flamandes et gagnent à leur cause de nombreux artisans et pauvres des milieux urbains qui voient dans la Réforme la promesse d'un nouvel ordre social.

Puis, après 1543, le *calvinisme* arrivé par le sud (Tournai) s'implante solidement au nord des Pays-Bas.

Alors qu'il s'efforce d'unir politiquement les Pays-Bas, Charles Quint ne peut supporter que ceux-ci soient déchirés par des dissensions religieuses, l'unité religieuse étant le fondement de l'unité politique. C'est pourquoi, contre ces hérésies, l'empereur prend des mesures rigoureuses. En 1520, paraît le premier de ses *douze placards* (ordonnances contre les *réformés*³) qui ordonnent aux magistrats de poursuivre les hérétiques. Les magistrats laïques étant trop tolérants, l'empereur installe, dès 1522, une *Inquisition d'État* qui reçoit les pleins pouvoirs pour rechercher, d'emprisonner, de torturer, de mettre à mort les réformés. Par ailleurs, il introduit la censure des écrits religieux.

E. Anvers : grandeur et prospérité

Le règne de Charles Quint est marqué par une grande prospérité.

Anvers, qui a supplanté Bruges, apparaît comme le symbole de cette richesse. Le centre de gravité du commerce mondial s'étant déplacé de la Méditerranée vers l'Atlantique, Anvers devient la première métropole commerciale d'Europe. Son port connaît un trafic quatre fois plus important que celui de Londres. Anvers est non seulement un débouché pour les industries locales (toiles, draps, tapisseries, produits métallurgiques du pays de Liège) mais aussi un entrepôt pour les marchandises du monde entier : les draps anglais, la laine espagnole, les sucres tropicaux, les vins de France, les épices apportées des Indes par les Portugais, les produits de luxe venant d'Italie, le cuivre allemand, les blés de la Baltique. La Bourse est fréquentée par des marchands anglais, italiens, espagnols, allemands... De l'étranger, arrivent également des banquiers. Bref, la présence de ces nombreux étrangers lui donne un caractère cosmopolite rarement vu en Europe.

Cette activité commerciale intense encourage des industries nouvelles, non réglementée : verrerie, taille du diamant, imprimerie, raffinage du sucre.

F. Les problèmes de l'époque

Dans ce tableau idyllique, il faut pourtant noter quelques problèmes.

Toutes les provinces des Pays-Bas ne sont pas aussi prospères que la région d'Anvers. Les inégalités sociales s'accroissent. Alors que l'on voit s'enrichir des hommes d'affaire anversoises, on constate l'appauvrissement de la petite noblesse, des maîtres de corporation, des petits paysans, des ouvriers des nouvelles industries mal payés et sans protection. La mendicité et la pauvreté gagnent du terrain. Régulièrement, le chômage et les hausses des prix aggravent la misère. C'est dans ce climat de dégradation du climat économique et social que commence le règne de Philippe II.

³ C'est-à-dire ceux qui ont adhéré à la Réforme de Luther, le protestantisme.

7.2. Philippe II (1555-1598)

Épuisé par les luttes constantes, tant internes que frontalières, Charles Quint cède entre 1555 et 1556 les Pays-Bas et l'Espagne à son fils Philippe II et abdique de sa charge impériale en 1556, en faveur de son frère, Ferdinand Ier, pour se retirer au monastère de San Jerónimo de Yuste en Estrémadure.

Contrairement à son père, Philippe II est né et élevé en Espagne : il se sent donc complètement étranger aux Pays-Bas. En outre, parlant à peine français et ignorant le flamand, il est considéré comme un prince étranger par les habitants de nos régions. Alors que Charles Quint ne connaissait pas de résidence durable, Philippe se fixe, dès 1559, au palais de l'Escorial à Madrid d'où il impose sa politique aux Pays-Bas.

A. La révolte politico-religieuse du XVIème s.

La révolte va éclater dès le début du règne de Philippe. Celle-ci a plusieurs causes, politique et religieuse.

Au niveau politique, Philippe prétend appliquer aux Pays-Bas l'absolutisme des rois catholiques d'Espagne. Si le pouvoir de Charles Quint s'était exercé avec une certaine souplesse dans les XVII Provinces, notamment au travers de l'action des deux gouvernantes générales, Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie, le centralisme de Philippe II s'exprimera pour sa part sans nuance. La lieutenante générale des Pays-Bas, *Marguerite de Parme*, n'a qu'une liberté d'action très limitée, car elle ne peut prendre aucune décision sans l'accord de la *Consulta*, un conseil politique secret composé de trois membres, qui obéissent aveuglément à Philippe II : *Granvelle*, évêque d'Arras, le juriste *Vigilius* et le seigneur de Berlaimont. Les nobles du Conseil d'État se voient ainsi réduits au rôle de figurants.

Au niveau religieux, Philippe II, catholique intransigeant⁴, veut par tous les moyens arrêter la progression de la Réforme. Pour cela, il instaure un régime de terreur : il fait exécuter les placards de son père avec une grande sévérité et ordonne des exécutions secrètes. Par ailleurs, il modifie la répartition des évêchés. En effet, avec l'accord du pape Paul IV, il remplace les cinq anciens diocèses par 18 évêchés ; les évêchés de Cambrai, Utrecht et Malines deviennent des archevêchés ; Granvelle est promu archevêque de Malines et cardinal. Les évêques ne sont plus nommés par l'Église mais bien par le roi. Cette innovation mécontente le clergé (car les nouveaux évêques sont rémunérés avec les revenus des abbayes), la noblesse (car les évêchés sont confiés aux docteurs en théologie et non plus aux cadets des riches familles), et enfin le peuple (qui craint une aggravation de l'Inquisition).

B. Résistance et répression

⁴ Qui ne transige pas, n'admet aucune concession, aucun compromis.

Les comtes d'Egmont et de Hornes ainsi que Guillaume d'Orange, prince d'Orange, tous trois membres du Conseil d'État, vont, les premiers, se faire les porte-parole du mécontentement des nobles. Dans un premier temps, ils obtiennent le départ des troupes espagnoles (1561) ainsi que celui de Granvelle (1564). Le comte d'Egmont se rend à Madrid pour demander au roi de modérer l'Inquisition. Mais ce dernier était à peine rentré d'Espagne que Philippe envoyait ses *lettres de Ségovie* dans lesquelles il ordonne à Marguerite de Parme d'appliquer les placards avec la dernière sévérité.

Dès 1565, plusieurs seigneurs décident de s'unir par le *compromis des Nobles* pour défendre les privilèges des Pays-Bas et pour protester contre l'Inquisition. Dès le début de 1566, 300 membres de cette ligue se rendent au palais de Marguerite de Parme afin de demander la suppression des placards, de l'Inquisition et des nouveaux évêchés. Marguerite se montrant favorable aux nobles, le seigneur de Berlaimont s'étonne qu'elle puisse répondre à la demande « de ces gueux ». Ainsi les membres de la ligue vont adopter le nom de *Gueux* (= mendiants) et prendre comme insigne l'écuelle⁵ et la besace⁶ du mendiant.

En août 1566, alors que l'agitation populaire augmente en raison de la famine et de la hausse du prix du pain, les calvinistes déclenchent la *furie iconoclaste* : ils s'en prennent aux églises et monastères, détruisent les statues... Ce mouvement se répand d'abord dans le sud et puis dans l'ensemble du pays. Mais ces excès ont pour conséquence le remplacement en 1567 de la lieutenante par le *duc d'Albe*, général espagnol, à qui Philippe II confie la mission de réprimer l'hérésie et de supprimer les particularismes. Le duc d'Albe met en place un tribunal extraordinaire, le *Conseil des troubles*, dirigé par des magistrats espagnols et qui juge et condamne non seulement ceux qui ont participé aux désordres mais également ceux qui ne les ont pas empêchés. Au total, 8000 condamnations à mort en trois ans ! Ses victimes les plus célèbres sont les comtes d'Hornes et d'Egmont qui sont exécutés sur la Grand-Place de Bruxelles le 5 juin 1568 alors qu'ils sont catholiques et chevaliers de la Toison d'Or. Le duc d'Albe annonce aussi la création d'impôts permanents devant servir à payer les troupes d'occupation.

La rigueur de cette politique va provoquer une révolte ouverte dans les provinces du Nord. Guillaume d'Orange devient le chef incontesté de la résistance, mais pendant longtemps, il lui manque une véritable armée. En 1572, les « gueux de mer » réussissent pourtant à s'emparer d'une première ville côtière, bientôt suivie par d'autres en Hollande et Zélande, provinces qui passent définitivement aux mains des insurgés.

Le duc d'Albe est alors relevé de ses fonctions, son successeur attend vainement les fonds pour continuer la lutte et n'est pas remplacé lorsqu'il meurt, en 1576. C'est alors que les Etats généraux prennent le pouvoir et entrent en négociation avec les calvinistes du Nord. Le résultat des pourparlers est la *Pacification de Gand* par

⁵ Sorte de sac d'une matière souple, long, ouvert par le milieu et dont les extrémités forment deux poches.

⁶ Assiette large et creuse.

laquelle les Dix-Sept Provinces retrouvent momentanément leur unité. Elles demandent la fin des persécutions, le départ des troupes espagnoles et se mettent d'accord pour maintenir le calvinisme au Nord (où il est majoritaire) et le catholicisme dans les autres provinces.

C. La scission des Pays-Bas (1579)

Très vite, cette entente est remise en question. En effet, les calvinistes de Gand décident d'interdire le catholicisme dans leur ville et d'instaurer une république démocratique. En réaction, les nobles et bourgeois des provinces catholiques forment le groupe des *Malcontents* et créent en 1579 l'*Union d'Arras* : à travers celle-ci, ils veulent maintenir la religion catholique et vivre en paix avec leur souverain, Philippe II, en s'entendant avec son nouveau représentant, Alexandre Farnèse. La riposte des calvinistes ne se fait pas attendre : ils créent à leur tour l'*Union d'Utrecht* qui regroupe sept provinces du Nord⁷ et une douzaine de ville du Brabant et de Flandre : par celle-ci, les calvinistes rejettent l'autorité de Philippe II et proclament la création des Provinces-Unies.

Assisté des *Malcontents*, Farnèse, qui a été nommé gouverneur général des Pays-Bas, parvient à reprendre par les armes les villes du sud: Tournai (en 1581 après avoir été défendue par *Christine de Lalain*), Ypres, Bruges, Gand et, en 1585, Bruxelles puis Malines et Anvers. La reconquête s'arrête lorsque Philippe II le rappelle pour lui confier la préparation de l'expédition de l'*Invincible Armada* contre Élisabeth d'Angleterre puis la direction des campagnes dirigées contre les Français. Les successeurs d'Alexandre Farnèse au gouvernement général des Pays-Bas ne dépasseront jamais les grands fleuves.

Dès 1598, la scission des Pays-Bas est entrée dans les faits, même si l'indépendance des Provinces-Unies n'est officiellement reconnue par l'Espagne que 1648, par le traité de Munster, après la *guerre de quatre-vingts ans*. Les provinces du Sud, elles, restent sous l'autorité espagnole mais, dès 1648, elles perdent, au profit des Provinces-Unies, la Flandre zélandaise, le Brabant du Nord, une partie du Limbourg comprenant Maastricht. La frontière nord de la Belgique actuelle est déjà plus ou moins dessinée.

7.3. Les Pays-Bas espagnols sous les archiducs Albert et Isabelle (1598-1621)

En 1598, Philippe II, sentant sa mort proche, cède la gestion quotidienne des Pays-Bas à sa fille l'archiduchesse Isabelle et à son futur époux l'archiduc Albert, fils cadet de l'empereur germanique, Maximilien II.

⁷ Hollande, Zélande, Frise, Overijssel, Utrecht, la Guedre, Groningue

L'acte officiel de cession de 1598 comprend plusieurs clauses qui limitaient beaucoup l'action des archiducs. Tout d'abord, il stipulait que le territoire des XVII provinces retournerait à l'Espagne si ceux-ci ne laissaient pas d'enfants ; que le catholicisme serait la seule religion tolérée ; que les provinces du Sud étaient interdites de commerce avec les colonies de l'Espagne. En outre, des clauses secrètes obligeaient les archiducs à se soumettre aux ordres de l'Espagne et à maintenir les garnisons espagnoles dans plusieurs villes dont Anvers et Gand afin de reconquérir les provinces du Nord.

L'indépendance des Pays-Bas n'est donc qu'illusoire et les archiducs, de simples gouverneurs. Conformément à leur mission, ils vont continuer la guerre contre les Provinces-Unies qui ne les reconnaissent pas.

A. 1599-1609 : continuation de la *guerre des 80 ans*

Les bouches de l'Escaut étaient au contrôle des calvinistes : cela rend les provinces du sud vulnérables face aux Provinces-Unies.

En 1600, Maurice de Nassau, fils de Guillaume d'Orange, débarque en Flandre zélandaise pour essayer d'occuper le littoral. Il empêcherait ainsi les provinces catholiques d'avoir un accès à la mer. Il gagne la bataille de Nieuport contre l'archiduc Albert mais il perd celle d'Ostende qui tombe après trois ans de siège en 1604. Mais ce succès ne fut pas décisif. En effet, les archiducs manquent d'argent et d'hommes pour poursuivre les hostilités : ils demandent à Madrid la permission d'arrêter la lutte. En 1609, une *trêve de douze ans* (1609-1621) est signée avec les Provinces Unies : au terme de cette trêve, nos régions reviennent à l'Espagne. En effet, en 1621, l'archiduc Albert meurt et sa femme Isabelle ne sera que la gouvernante des Pays-Bas (1621-1633).

Néanmoins, les archiducs profitent de la trêve pour réorganiser les institutions.

B. Réorganisation des Pays- Bas espagnols

Sous les archiducs, les institutions survivent mais perdent leur pouvoir.

Après 1600, les États généraux ne se sont réunis qu'une seule fois en 1632. Les nobles sont tenus à l'écart du pouvoir détenu par les trois conseils collatéraux où siègent des fonctionnaires dévoués à l'Espagne. Quant aux archiducs eux-mêmes, ils avaient moins de pouvoir que les *secrétaires d'État et de guerre du gouvernement des Flandres* en liaison directe avec Madrid. Les états provinciaux sont, eux, tenus en main par des autorités qui s'efforcent d'y introduire des personnalités dévouées.

Durant cette période, les Pays-Bas deviennent presque exclusivement catholiques. Les protestants sont tolérés à condition de ne pas pratiquer leur culte en public. Mais les pressions sont telles que la plupart d'entre eux préfèrent renier leur foi ou émigrer vers les Provinces-Unies, l'Allemagne ou l'Angleterre.

7.4. Le XVII^{ème} siècle : siècle de malheur

Le XVII^{ème} siècle est marqué par des luttes incessantes dans les Pays-Bas espagnols. On peut sans exagérer parler d'un siècle de guerres et de misère générale, d'un siècle de malheur pendant lequel les Pays-Bas ont été le champ de bataille de l'Europe.

C'est d'abord la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui éclate. Les Provinces-Unies ont trouvé un puissant allié pour s'opposer à la politique espagnole en la personne des rois de France. En 1635, les Hollandais et les Français unissent leurs forces pour démembrer les Pays-Bas espagnols, mais ils ne parviennent pas à en déloger les Espagnols.

Finalement, les victoires françaises et hollandaises forcent le roi d'Espagne, Philippe IV, à accepter de signer une paix séparée avec les Hollandais en 1648. Le Sud, constitué par la Belgique et le Luxembourg actuels, reste sous domination espagnole. Le traité de Münster qui, avec les autres traités de Westphalie, met fin à la guerre de Trente Ans donne Maastricht aux Hollandais, et l'Espagne accepte la fermeture de l'Escaut. Traversant le territoire hollandais, le fleuve a toujours été la seule voie d'accès à la mer du port d'Anvers.

Les traités ne mettent pas fin à la guerre entre la France et l'Espagne. Durant tout son long règne, le roi de France, Louis XIV, refusera d'abandonner ses visées sur cette région. Les Pays-Bas espagnols deviennent un champ de bataille permanent, ce qui achève de ruiner le pays. La paix des Pyrénées, en 1659, donne à la France l'Artois, ainsi que plusieurs places fortes et régions frontalières en Hainaut, en Flandre et au Luxembourg.

La guerre de Dévolution (1667-1668) est en fait une guerre de conquête, mais, lors du traité d'Aix-la-Chapelle, Louis XIV doit se contenter de quelques places militaires aux frontières du Nord. L'hégémonie française inquiète les puissances européennes qui se lancent dans la guerre de la ligue d'Augsbourg (1686-1697), sans arriver à calmer les ambitions françaises. Les Pays-Bas espagnols sont à nouveau le but de la guerre de Succession d'Espagne.

La *paix d'Utrecht*, ensemble de traités signés entre 1713 et 1715, symbolise la fin du conflit et donne à la France une partie de la Flandre, ainsi que Dunkerque et Lille. Cependant, la majorité du territoire est cédée à l'Autriche, sous l'autorité de l'Empereur germanique Charles VI et, conformément au traité de la Barrière de 1715, des garnisons hollandaises de sûreté occupent les forteresses situées aux frontières de la France. Le territoire de la Belgique est alors composé des duchés de Luxembourg, de Gueldre, de Brabant, de Limbourg, des comtés de Hainaut et de Flandre, du marquisat de Namur et des villes de Tournai et de Malines.

7.5. La vie culturelle sous les Habsbourg d'Espagne : humanisme, renaissance et baroque

Le développement culturel des Pays-Bas bourguignons se poursuit sous Charles Quint, et se centre principalement à Anvers, ville des imprimeurs, dont le plus célèbre est *Christophe Plantin*.

Grand théoricien des idées de l'Humanisme, *Érasme* avait prévu le conflit qui opposerait l'esprit de la réforme à celui de la tradition. S'il partageait la plupart des idées des protestants, l'auteur de *l'Éloge de la Folie* voulait s'ériger en arbitre neutre et critiquait la violence avec laquelle Luther défendait ses idées. Érasme avait reçu une pension à vie de Charles Quint, « pour raison de ses grandes doctrines et littératures ».

L'esprit ouvert et critique, partisan farouche de l'observation et de l'expérience, *André Vésale* révolutionna l'étude de la médecine en disséquant les cadavres des pendus.

En botanique, le Malinois *Dodonée* compose une histoire des plantes en les classant, fait nouveau, d'après leurs propriétés et usages.

En géographie, *Mercator* construit des instruments de précision et établit un planisphère à l'usage des navigateurs, alors qu'*Ortelius* d'Anvers ramène de ses innombrables voyages un *atlas mondial* qui sera réédité de très nombreuses fois.

La musique de la Renaissance voit apparaître et se développer les écoles nationales, obéissant chacune à un tempérament propre. Présents à Venise, à Rome, en Bavière, à Vienne, en Espagne, les compositeurs des Pays-Bas espagnols contribuent grandement à cet essor.

Les architectes voyagent beaucoup également, et ramènent le style Renaissance d'Italie, mais en se contentant dans un premier temps d'en intégrer des éléments au gothique. Parmi les plus beaux bâtiments construits selon la nouvelle esthétique, on peut citer l'hôtel de ville d'Anvers, œuvre de Corneille de Vriendt.

En peinture, le courant italianisant connaît ses succès aussi, mais les noms les plus célèbres du temps gardent une personnalité « nationale » tout en ne refusant pas l'essentiel de l'esprit nouveau.

Jérôme Bosch est le peintre d'une démonologie qui implique l'homme tout entier. Son activité à Bois-le-Duc est attestée de 1488 à 1512. Seuls cinq de ses tableaux, et parmi eux *La Tentation de Saint-Antoine* et *Le Jardin des Délices*, sont signés "jheronimus bosch" mais aucun n'est daté. Dans un contexte religieux en plein changement, animé par le mouvement de l'humanisme bourgeois des XVème et XVIème siècles, Jérôme Bosch acquiert célébrité et respect de son vivant. Ses œuvres sont appréciées des membres du clergé et des personnages de haut rang

qui les collectionnent, tels que Philippe le Beau, Marguerite d'Autriche, Philippe II. On sait que Jérôme Bosch fut enterré le 9 août 1516 dans son village natal, dans lequel il a travaillé toute sa vie, contrairement aux autres peintres flamands des XV^{ème}-XVI^{ème} siècles. Ce qui le différencie également de ses contemporains est qu'il ne représente pas les personnages par leurs traits physiques mais par leurs traits de caractère. Par ailleurs, l'œuvre de Jérôme Bosch est clairement moralisatrice. Comme au Moyen Âge, la majorité de la population étant analphabète, il fallait trouver une alternative à l'écriture pour diffuser les valeurs et les idées de l'Eglise : l'art était une des solutions. Les images reprises de la culture populaire dans l'œuvre de Jérôme Bosch nous paraissent mystérieuses mais leur symbolique devait être plus limpide à l'époque. Ses tableaux furent fort appréciés et très imités dès la fin du XVI^{ème} siècle. Une de ses œuvres, *Le Jardin des délices terrestres*, est une œuvre morale et didactique. Ce tableau a pour objet la chute de l'Homme, selon une tradition iconographique établie au Moyen Âge :

- sur le revers des volets, évocation de la création du monde,
- sur les trois faces, représentation des perversions humaines.

Pieter Bruegel est un uatre peintre important de l'époque. Il semble que Pierre Breughel l'Ancien⁸ soit venu de la ville de Breda (Brabant Septentrional), aujourd'hui aux Pays-Bas. On pense qu'il étudia avec Pieter Coeck à Anvers, dont il épousa la fille. En 1551, il devint maître à la guilde de Saint-Luc, la corporation des peintres d'Anvers, mais en 1553 il se fixa à Bruxelles. Il entreprit un voyage en Italie de 1552 à 1553, dont il rapporte un grand nombre de croquis (suite des *Grands paysages*). C'est là qu'il mourut en septembre 1569. Leurs deux enfants, Pieter, dit Bruegel le Jeune et Jan, dit Bruegel de Velours, devinrent des peintres de renom.

On considère souvent l'art de Bruegel (ou Brueghel, ou Breughel) comme la phase ultime d'une longue tradition de peinture flamande, initiée par Jan Van Eyck au XV^e siècle. Bruegel peignit :

- des scènes idéalisées de la vie quotidienne, fruits d'une observation minutieuse de la paysannerie,
- des épisodes de la Bible qu'il situa dans des paysages de l'Europe du Nord contemporaine.

Il y a toujours beaucoup d'humour dans les peintures de Breughel.

Les peintures de Brueghel sont presque toujours comprises du premier coup d'œil (dans leur ensemble tout au moins, car nous hésitons parfois sur des détails). Cette étonnante clarté est due :

- à la précision de son dessin, fruit de ses études inlassables du sujet (beaucoup de ses dessins portent la mention : " d'après nature ")
- à l'intensité des couleurs vraies
- à une habile composition

⁸ Ainsi appelé pour le différencier de Pierre Breughel le Jeune (1564/65-1637/38), fils aîné de Pierre Breughel l'Ancien.

Breughel se consacra d'abord aux paysages, auxquels il voua un intérêt particulier toute sa vie.

Ces croquis révèlent le talent de Bruegel pour saisir l'atmosphère propre à chaque saison et les qualités changeantes de la nature. On retrouve ces mêmes caractéristiques dans ses travaux plus tardifs, comme *Chasseurs dans la neige*. Ce chef-d'œuvre appartient à la "série des Douze Mois". C'est plutôt au mois de décembre que Brueghel semble faire allusion en donnant une image synthétique de la nature et de l'homme en hiver :

- la nature offre un visage familier : routes villageoises, plaines, arbres, glace,
- mais elle englobe aussi des merveilles étrangères : une montagne aux parois abruptes.
- L'homme rentre chez lui, fatigué de ses travaux du jour, mais il prépare aussi son repas et se distrait en patinant.

L'intérêt de la toile réside surtout dans sa composition : Breughel a rendu la notion d'espace en disposant les arbres, les chasseurs et les chiens suivant une diagonale qui se prolonge à travers les vastes étendues du centre et de l'arrière-plan du tableau. Ces mêmes arbres, s'opposant à la diagonale formée par la pente de la colline du premier plan, ne font que réaffirmer le premier plan du tableau et établissent à la perfection cet équilibre et ces ordonnances de rythmes, sans lesquels les détails les plus étonnants ne sauraient créer autre chose que la confusion.

Au contraire des représentations de la fin du Moyen Âge sur les travaux des saisons et les miniatures consacrées aux mois de l'année, les paysages de Bruegel ne contiennent pas de clefs allégoriques ou symboliques. Ils témoignent de la simplicité de la vie à la campagne, dans une nature qui évolue en symbiose avec l'homme.

À côté de paysages, on trouve de nombreuses gravures nettement inspirées de l'univers étrange de Jérôme Bosch. On trouve l'empreinte de cette marque profonde dans la série de gravures intitulée *les Sept Péchés capitaux* (1556-1557), peuplée de personnages fantastiques, de créatures monstrueuses et de nains démoniaques.

→ Cette série témoigne des conflits religieux qui bouleversèrent l'équilibre politique des Pays-Bas lors de la Réforme protestante.

À la fin des années 1550, Breughel peignit une série de grands panneaux aux compositions complexes, décrivant divers aspects de la vie rurale flamande. ———→ Toutes ces œuvres, à l'iconographie apparemment naïve, expriment le désir d'une vie stable et une aspiration à l'harmonie sociale. Bruegel continua d'explorer ce thème dans des œuvres plus tardives. Ainsi, dans la toile *La Danse de paysans* (entre 1566 et 1568), Breughel décida de mettre l'accent sur les circonstances qui accompagnent un événement plutôt que sur l'événement lui-même. Pour lui, il devint plus important de décrire une danse paysanne flamande que la noce qui en était le prétexte.

L'esprit de l'Humanisme et de la Renaissance fut arrêté avec les troubles politiques et religieux qui marquèrent le règne de Philippe II. Lorsque la vie intellectuelle reprit de la vigueur, sous les archiducs Isabelle et Albert, le Baroque triompha au travers de la Contre-Réforme. Le Baroque se propagea avec l'action des jésuites, pour qui l'art était un instrument de propagande, car il parlait au peuple. Fort logiquement, il s'imposa d'abord dans l'architecture religieuse, avant d'écrire aussi ses lettres de noblesse dans l'architecture civile, lorsque Pierre-Paul Rubens construisit sa propre demeure à Anvers. Mais l'apogée du baroque est sans aucun doute la Grand-Place de Bruxelles, reconstruite après son bombardement par les armées de Louis XIV, et sur laquelle les maisons de corporations rivalisent d'opulence et de magnificence.

La peinture baroque flamande est restée mondialement célèbre avec *Pierre-Paul Rubens*, seigneur bourgeois avide de connaissances qui gravit tous les échelons sociaux en même temps qu'il glorifiait les victoires de la Contre-Réforme dans ses tableaux pleins d'éclat et de lumière. Les disciples de Rubens furent nombreux et talentueux mais aucun ne parvint à égaler leur maître. Citons quand même *Jacob Jordaens*, dont l'œuvre, empreinte de verve et de réalisme, privilégie les scènes de genre et les banquets.